**Quand les « jeux paralympiques » se tenaient au Vatican**

Réflexion sur le handicap, dans L’Osservatore Romano / août 26, 2021

« Comme au temps des compétitions « inclusives » voulues par saint Pie X, aujourd’hui aussi les Jeux paralympiques sont un pas en avant dans la promotion d’une perception différente du handicap », peut-on lire dans L’Osservatore Romano, à la veille de l’ouverture des Jeux paralympiques de Tokyo.

Dans un article intitulé : « Quand les « jeux paralympiques » se tenaient au Vatican. En présence de saint Pie X (1905 et 1908) », dans L’Osservatore Romano du 21 août 2021, Giampaolo Mattei propose une réflexion sur le handicap.

L’objectif du mouvement paralympique, écrit Giampaolo Mattei, « n’est pas seulement de célébrer un grand événement, mais de démontrer ce que des athlètes – même gravement blessés par la vie – parviennent à faire lorsqu’ils sont mis dans les conditions de pouvoir le faire. Et si cela vaut pour le sport, cela doit être d’autant plus vrai dans la vie ».

**Quand les « jeux paralympiques » se tenaient au Vatican**

« La nouvelle », ce n’est pas que les championnats « mondiaux » d’athlétisme se tenaient au Vatican entre 1905 et 1908 et que, le dimanche, les paroisses romaines organisaient des compétitions sportives en présence de saint Pie X.

« La nouvelle », c’est qu’au début du vingtième siècle, au Vatican, des athlètes avec des handicaps concouraient entre eux. Quarante ans avant le lancement du mouvement paralympique, qui a commencé sur les ruines de la seconde guerre mondiale. Un projet qui pourrait être relancé aujourd’hui à travers *Athletica Vaticana* : un siècle plus tard, suivant le témoignage de François, le premier pas d’A*thletica Vaticana*, l’équipe du pape, a été précisément d’ouvrir une section paralympique.

En septembre 1908, il y avait des athlètes amputés, comme Baldoni qui concourait en vitesse (victoire irlandaise, pour la chronique). Il y avait des athlètes sourds et, en saut en hauteur, 9 jeunes non-voyants de l’Institut Sant’Alessio ; le vainqueur, Cittadini (1.10 mètre), fut interviewé par le chroniqueur de *L’Osservatore Romano*. Peut-être les Jeux paralympiques – qui s’ouvrent à Tokyo mardi 24 – sont-ils nés justement de la Cour du Belvédère, transformée en piste d’athlétisme, devant le pape Sarto et le cardinal secrétaire d’Etat Merry del Val. Et lorsque, voyant des athlètes courir dans les Jardins du Vatican, on demandait « Mais où cela va-t-il nous mener ? », Pie X répondit en vénitien : « Au paradis, mon cher ! ».

En 1908, *L’Osservatore Romano* suivit ces compétitions internationales d’athlétisme (le journal l’avait déjà fait en octobre 1905 lors de la première édition, dans la Cour Saint-Damase) comme s’il s’agissait de… « La Gazette du sport » : classements, commentaires, interviews et même fiches techniques sur l’équipe médicale de l’Hôpital Fatebenefratelli (y compris les diagnostics des blessés), notes de service pour les 2 000 athlètes et pour les Gardes suisses et la Gendarmerie qui s’alternaient pour accueillir les sportifs, avec leurs fanfares. Parfois aussi pour fournir des informations à la Porte de Bronze, lorsque certaines compétitions étaient reportées à cause de la pluie. Et en première page, les mots du pape.

Comme au temps des compétitions « inclusives » voulues par saint Pie X, aujourd’hui aussi les Jeux paralympiques sont un pas en avant dans la promotion d’une perception différente du handicap. La couverture médiatique toujours plus grande des Jeux paralympiques favorise une nouvelle prise de conscience et stimule des réflexions extrêmement précieuses sur le rôle social du sport et sur le concept d’habileté.

L’objectif du mouvement paralympique n’est pas seulement de célébrer un grand événement, mais de démontrer ce que des athlètes – même gravement blessés par la vie – parviennent à faire lorsqu’ils sont mis dans les conditions de pouvoir le faire. Et si cela vaut pour le sport, cela doit être d’autant plus vrai dans la vie.

Oui, ce n’est pas seulement dans le sport – pourtant utile en raison de sa capacité à communiquer et à susciter des émotions – qu’il faut donner aux personnes ayant un handicap les conditions d’exprimer ce qu’elles peuvent faire. En créant l’égalité des chances. En étant conscient des limites (réelles) du handicap, mais en regardant également l’immense potentiel que chacun peut encore exprimer. S’il en a la possibilité, justement.

Le sport peut aider à mieux comprendre le handicap au point de le considérer comme une ressource. Voir les habiletés d’un athlète paralympique de haut niveau conduit inévitablement à la curiosité, à s’interroger : mais comment fait-il, avec ces prothèses ? Et si cela peut se faire en sport, pourquoi pas dans un bureau ou une salle de classe ? Le sport peut et doit sensibiliser à un changement de perception du handicap dans la vie quotidienne d’une famille, d’une école ou d’un lieu de travail…

Dans une interview à « La gazette du sport », le 2 janvier dernier, le pape François, se disant « impressionné », a affirmé que les athlètes paralympiques ont des « histoires qui font naître des histoires, lorsque tout le monde pense qu’il n’y a plus d’histoire à raconter ». Des histoires d’inclusion et de « rachat ». Des histoires qui t’imposent la certitude que les limites ne sont pas chez les personnes ayant un handicap mais dans la mentalité de ceux qui les regardent.

Malheureusement, la pandémie n’a pas signé uniquement l’arrêt du sport. Pour de nombreux jeunes ayant un handicap, cela a signifié l’interruption d’un moment d’inclusion fondamentale, parfois le seul dans leur vie. Avec de nombreuses familles laissées seules. Oui, nous sommes loin de réaliser que le sport devrait occuper une place prioritaire dans l’agenda de la politique, afin d’investir dans les personnes. Plus que toute autre expérience humaine, le sport représente une « médecine sociale » qui permet à de nombreux jeunes ayant un handicap de repartir. C’est ce qu’on appelle la « résilience » et il n’est pas nécessaire d’expliquer ce terme à un athlète paralympique. En retrouvant le concept sportif d’assist… l’assistanat devrait être cette expérience de personnes qui s’aident mutuellement. Le concept d’assistance peut alors se décliner de manière positive.

N’est-il pas un peu fou de penser pouvoir changer la culture, des mentalités bien ancrées, par le sport paralympique ? Peut-être, mais sans cette saine folie, Alex Zanardi ne serait pas devenu un « encourageur » contagieux des désespérés et Bebe Vio serait restée au lit à pleurer sur elle-même, sans bras et sans jambes. Alors, à partir de mardi, préparons-nous à les applaudir… tous, sans regarder leurs drapeaux : ce sont des femmes et des hommes liés par le fil rouge de la souffrance. Et encourageons particulièrement les six athlètes de l’Equipe des réfugiés.

Mais ce n’est pas une formule de rhétorique d’affirmer qu’il n’existe pas de différence entre l’athlète de haut niveau et « la base », celui qui pratique un sport pour ne pas rester enfermé chez lui. Les champions qui gagnent des médailles et marquent des records sont des témoins : ils attirent ceux qui n’ont pas encore le courage d’appliquer leur résilience.

Souligner ce que signifie pour tant de jeunes qui sont dans un lit à l’hôpital de voir des athlètes ayant un handicap réaliser des prestations sportives peut sembler une évidence. Parviendront-ils à se dire : peut-être que je peux le faire moi aussi, peut-être que je peux y arriver !

Pour cette raison, les Jeux paralympiques sont « plus » que les Jeux olympiques, au-delà du suffixe grec « para », choisi pour valider le fait qu’il s’agit de la même chose et au même niveau. Soutenir des athlètes de haut niveau ayant un handicap enclenche un « cercle » vertueux qui englobe l’enfant exclu parce qu’il est différent. En somme, « une image splendide de ce que devrait être le monde », a fait observer le pape François. La véritable victoire de la « famille paralympique » reste sa capacité à faire communauté pour créer, précisément, ce mouvement qui implique les champions et ces enfants qui, aujourd’hui, peinent à faire un pas ou à lever un bras. Et qui ont honte de se montrer fragiles. Sans parler de ceux qui ont un retard cognitif…

© Traduction de Zenit, Hélène Ginabat